

la plupart des paysans avoyronnais, était déchiré en plusieurs endroits.

Malgré cet équipage misérable, le prisonnier ne semblait ni humilié ni effrayé de son arrestation. C'était un grand gaillard robuste, bien découpé, à la figure bronzée par le hâle, et dont le regard, un peu égaré, ne manquait ni de dignité ni de courage. Il se drapait dans ses haillons sans baisser les yeux, et supportait sans embarras les minutieux examens dont il était l'objet. Seulement sa main droite s'était portée à la poche de sa veste, où elle semblait caresser un de ces couteaux à lame longue et effilée que les habitants du Rouergue portent toujours avec eux et qu'ils appellent *capuchadous*. Ce malheureux inspirait à la fois la crainte et la pitié.

L'autre prisonnier, celui que l'aubergiste avait désigné comme l'étranger établi depuis quelques jours dans son auberge, présentait un contraste frappant avec son compagnon d'infortune.

C'était un jeune homme de vingt quatre ans environ, bien mis, aux manières distinguées, et qui, évidemment, appartenait à une classe un peu élevée de la société. Quoique son costume fût très-simple, on n'y reconnaissait pas moins l'élégance et le bon goût d'un habitant d'une grande ville ; ses traits étaient blancs et délicats, ses yeux doux et mélancoliques. Il fallait des ordres aussi sévères que ceux donnés aux gendarmes pour motiver l'arrestation d'un homme qui ne semblait être autre chose qu'un paisible voyageur.

Aussi semblait-il surpris et humilié de la violence qu'on lui faisait subir, et la rougeur de l'indignation colorait ses traits, sans que pourtant aucune plainte s'échappât de sa bouche.

Le gendarme Bourguignon présenta les prisonniers à son chef, en disant d'un air de satisfaction orgueilleuse :

—Voilà, brigadier, deux gaillards qui m'ont paru suspects et qui, si je ne me trompe, seront de bonne prise. Tous les deux venaient de l'auberge et gagnaient les champs lorsque je suis parvenu à mettre la main dessus. Interrogez-les ; leurs réponses ne m'ont pas paru très-naturelles, surtout, ajouta-t-il en désignant le paysan déguenillé, celles de ce vieux drôle là.

En achevant ces mots, il s'empara sans façon d'un verre et le portait à ses lèvres, quand le gendarme Christophe, qui de tout temps avait eu une pointe de jalousie contre Bourguignon, s'approcha de son camarade et lui dit d'un ton gouguenard en désignant le paysan :

—Pardieu, tu as fait là une fameuse trouvaille ? Arrêter ce pauvre père Sylvain, l'homme le plus connu du département, un ancien fermier à qui des malheurs ont tourné la tête et à qui jamais un habitant de ce pays n'a refusé un gîte ou une place à sa table !... Je te félicite, ma foi, tu connais ton monde !

—Serait-il vrai ! murmura Bourguignon en se mordant les lèvres.

—Eh ! te voilà, mon pauvre Sylvain, dit l'hôte en s'approchant à son tour du vieux prisonnier ; ah çà ! que diable as-tu donc à démêler avec la justice ? Messieurs, ajouta-t-il à voix basse en se tournant vers les gendarmes, cet homme est un pauvre fou, très-inoffensif, dont vous répondra M. le maire lui-même.

—Que signifie ceci ? demanda le brigadier sévèrement.

—Que voulez-vous que je vous dise ! répondit le gendarme avec humeur, j'ai vu un homme en guenilles, effaré, qui s'enfuyait devant nous, j'ai cru...

—Réellement, dit l'aubergiste, Sylvain n'aime guère les gendarmes, depuis le jour où ils sont venus arrêter son fils, qui était conscrit réfractaire, pour le conduire au régiment où il est mort... Sylvain, vous le voyez, tout fou qu'il est, a bien une certaine raison dans sa haine, car il adorait son fils.

—N'importe, reprit Bourguignon, blessé dans son amour-propre en présence de tous ses camarades, qu'on fasse bien attention à ce que je dis. Cet homme n'est pas étranger aux incendies qui désolent le pays, et si on voulait le presser de questions...

—Cela peut être, répliqua Christophe, désireux de pousser jusqu'au bout la mystification de son rival ; demandez-lui, Bourguignon, qui il accuse de tous ces crimes.

Bourguignon regarda d'un air de défiance celui qui venait de parler ; cependant il donna dans le piège et demanda au paysan :

—N'est-ce pas, vieux, que tu sais quel est l'auteur de l'incendie de la ferme de Grunsac ?

—Je le sais, répondit le vagabond en levant les yeux au ciel avec une sorte d'exaltation mystique.

—Et qui donc ?

—C'est saint Michel archange, qui vient châtier les crimes des méchants en brûlant leurs maisons et leurs moissons.

### III

Un éclat de rire général accueillit ces paroles, Sylvain demeura calme et dédaigneux, mais le questionneur pâlit de colère et se retourna brusquement pour échapper aux quolibets.

—C'est assez, dit le brigadier ; renvoyez ce malheureux, et que désormais on le laisse tranquille. Quant à vous, monsieur, continua-t-il en se retournant vers le jeune inconnu, qui manifestait une sorte de pitié pour son pauvre compagnon d'infortune, pourrez-vous m'expliquer votre présence ici en des circonstances aussi fâcheuses ? Quel est votre nom ?

—Monsieur, répliqua le jeune homme d'une voix ferme, avant toute chose, la manière brutale dont je viens d'être arrêté...

—Votre nom ?

—Soit ! dit l'inconnu, paraissant prendre son parti contre cet abus de la force, je m'appelle Léon.

—Léon, ce n'est qu'un prénom.

—C'est un nom, répondit le jeune homme avec un peu de confusion, pour ceux qui n'en ont pas d'autre.

—Je comprends ! Et quel est votre état ? d'où êtes-vous ?

—En deux mots, monsieur : J'habite Paris, où j'ai toujours vécu d'une rente viagère constituée en mon nom le jour de ma naissance. Depuis peu de temps il m'a pris fantaisie de voyager, et je me suis arrêté ici, parce que le pays m'a paru curieux et intéressant à étudier, voilà toute mon histoire.

—Très-bien. Mais vous avez du moins un passeport ?

—Le voilà, monsieur.

Le brigadier examina avec attention le papier qu'on lui présentait, et bientôt il le rendit en disant :

—Tout est parfaitement en règle, monsieur. vous être libre d'aller où bon vous semblera, et excusez-nous du petit désagrément que nous vous avons causé.—Ah çà ! Bourguignon, continua-t-il d'un ton sec, c'est donc ainsi que vous faites votre service ? Arrêter un bourgeois voyageur qui a satisfait à la loi !...

—Aussi pourquoi diable avait-il l'air d'avoir peur de nous ! répondit le loustic, de plus en plus irrité de sa mésaventure.

—Apparemment parce que je n'aime pas la société ! dit le jeune homme avec un sourire mélancolique.

—Ou bien, peut-être, reprit Bourguignon, qui sentait le besoin de se relever aux yeux de ses camarades par quelque plaisanterie, parce qu'on ne se soucie pas de faire savoir à tout le monde qu'on s'appelle Léon tout court, et que le papa et la maman ont oublié de signer la feuille de route le jour de la naissance.

Léon, puisque nous savons le nom du jeune homme, devint rouge, comme si le mauvais plaisant avait véritablement deviné le motif de sa fuite précipitée.

Cependant il ne dit rien, et se retourna pour cacher son trouble.

Alors son regard tomba sur le vagabond, qui, de son côté, semblait l'observer avec une véritable sympathie. Sans se rendre compte de l'intérêt que lui portait ce malheureux, Léon le remercia par un demi-sourire, et Sylvain, encouragé sans doute par cette marque d'intérêt, lui dit d'un ton sombre et mystérieux :

—Laissez-les rire, jeune homme ; saint Michel archange nous vengera... je vous le promets !

Léon ne songea pas même à chercher un sens dans les paro-